1

Ma grand-mère est morte.

Pas très original, comme phrase d'ouverture, j'avoue. Ça arrive souvent aux grands-parents. Ils vieillissent (encore qu'ils soient déjà vieux au départ, sinon ce ne seraient pas des grands-parents) et ils meurent. (Au fait, mon grand-père aussi est mort, mais c'est une autre histoire.)

Mr. O'Connell, mon professeur d'Écriture Créative – mon prof d'anglais, si vous préférez, mais l'Écriture Créative (avec des majuscules, s'il vous plaît), c'est son dada –, dirait : *Pas assez accrocheur, Jonathan. Ton lecteur, il faut le harponner.*

Mais pour tout dire, cette idée de harponner le lecteur ne me plaisait pas tellement. À quoi bon partir de l'hypothèse que votre lecteur (si vous en avez un) est un *poisson* ?

Gramma chantait souvent une chanson où il était question de petits poissons, de fretin sans éducation,

incapable de compter jusqu'à vingt ou de lire un bouquin – on peut se demander si le mot « bouquin » avait été choisi pour rimer avec « fretin ». Maintenant que j'y réfléchis, c'était peut-être le contraire : celui qui a pondu ces paroles devait se prendre pour un poète et il a écrit « fretin » pour la rime avec « bouquin », alors que poisson aurait été plus clair ; le fretin, personne ne sait ce que c'est.

En tout cas, ici, je ne cherche à harponner personne : je ne suis pas dans l'Écriture Créative. Je raconte ce qui s'est vraiment passé et, si vous lisez ces lignes, c'est sûrement pour des raisons bien à vous qui n'ont rien à voir avec la pêche.

J'aurais pu commencer par vous dire que ma mère picolait. Ou que mon père était parti. J'aurais pu débuter comme ça : *Un soir, ma mère est rentrée avec un sac de pommes pour le dîner.* Ça fait peut-être un peu cucul.

Sauf que c'était tout ce qu'il y avait. Un sac de pommes, point. Rien d'autre à manger à la maison. Même pas un bout de pain. Pas une miette. Et on n'avait presque rien avalé non plus le midi.

– Une pomme par jour éloigne le médecin, a-t-elle annoncé, en crevant le sac en plastique avec son ongle.

Ouais, c'est vachement sain, les pommes.

Quand le trou dans le sac a été assez grand, elle l'a renversé sur la table basse. Presque toutes les pommes ont roulé jusqu'au bord, puis elles sont tombées sur la moquette et ont continué leur chemin.

– La pyramide alimentaire, tu connais ? je lui ai demandé, en plongeant pour repêcher les pommes sous le canapé.

– Pyr-pyramide ? a-t-elle balbutié en se mettant un doigt dans l'oreille pour mimer la réflexion. (Très drôle.) En Égypte, hein ?

Puis elle s'est mise à hurler de rire.

Sachant comment ça allait finir, j'ai anticipé. Le temps que j'aille à la cuisine chercher la cuvette et un torchon, et que je revienne dans le séjour, elle en est déjà au stade des sanglots. Et là, comme d'habitude : dès qu'elle me voit, elle tend les bras pour attraper la cuvette et gerbe un demi-litre de Xérès. Pas celui qui sert à cuisiner, non, elle préfère le fino, elle dit, parce que ça ne fait pas poivrot, ça fait connaisseur.

Connaisseur, tu parles. Elle connaissait juste le nom espagnol de ce vin assez sec pour ne pas vous soulever le cœur à la première gorgée.

J'aurais aussi bien pu commencer cette histoire par l'épisode du sac de pommes, puisque j'y suis finalement arrivé assez vite. Mais malgré moi. J'avais envie de

parler de ma grand-mère. On l'appelait Gramma, grand-maman, parce qu'elle n'aimait pas *mamie* – elle disait que ça lui faisait penser à « momie ». Ça, c'était son genre d'humour. Pas marrant du tout. (Une petite voix intérieure me demande d'enlever cette dernière remarque un peu méchante, mais tout bien réfléchi, je ne la trouve pas si méchante.)

« Apprécié seulement par un groupe très sélect », disait-elle à propos de son sens de l'humour.

Moi, je répondais : « Un groupe d'une seule personne, tu veux dire. »

Elle riait jaune. Ce n'est pas un truc de vieilles dames, le rire moqueur. Sauf que Gramma, elle, aimait bien se moquer.

Elle ne vivait pas avec nous, non. Mais elle habitait pas très loin. Disons, assez près pour nous encadrer un peu. Elle aimait bien encadrer. Ricaner et encadrer. J'ai l'air de dire que ma grand-mère était une emmerdeuse, mais pas du tout. Elle était trop bien.

Elle me manquait, ça c'est sûr. Ce que je regrettais pour commencer c'était le bon dîner chaud qui change un peu du bol de nouilles réhydratées. Et les cinq chemises propres, repassées et pendues sur des cintres que j'avais tous les dimanches soir pour le collège.

Attendez : je sais repasser mes chemises moi-même – ce n'est pas parce que j'ai le moral à zéro que je suis un gros nul – à condition d'avoir d'abord pensé à les laver, à les sortir de la machine avant qu'elles sentent le moisi et à les mettre à sécher. Je peux vous dire que cette suite logique ne se produisait pas souvent, et jamais deux semaines de suite. Donc, oui, bien sûr, ma grand-mère me manquait.

Mais surtout, il me manquait quelqu'un qui sache quoi faire pour Julie. Je n'ai pas encore parlé de Julie, parce que je ne sais pas quoi en dire. Quelle plaie !

Je me suis mal exprimé. Ce n'était pas Julie, la plaie. Julie est une petite fille qui a perdu sa grand-mère et qui n'a pour ainsi dire pas de parents. Et si vous trouvez que c'est moche pour moi – j'ai quatorze ans, je dois pouvoir surmonter ça d'une manière ou d'une autre –, c'est bien pire pour une fillette de huit ans qui a l'imagination débordante, la compréhension parfois difficile et un énorme gouffre béant là où il devrait y avoir de l'amour.

Bon Dieu, d'où ça sort, cet « énorme gouffre béant là où il devrait y avoir de l'amour » ? Aucune idée. Je pourrais peut-être trouver du boulot dans une entreprise qui fabrique des cartes d'anniversaire, de